

Séance du 20 novembre 1998



Communication
de Monsieur le Professeur Marcel RIBON



La Première Campagne du futur Général Drouot :
HONDSCHOOTE, le 8 SEPTEMBRE 1793

Le général d'artillerie Antoine Drouot naquit à Nancy le 11 janvier 1774 et y mourut le 24 mars 1847. En janvier 1793, âgé de 19 ans, il est reçu premier des 52 admis à l'école d'artillerie de Châlons. Nommé, le 1^{er} juillet suivant, lieutenant en second au 1^{er} Régiment d'Artillerie de Metz, il fera partie du renfort de 30.000 hommes, tiré de la Moselle sur ordre de Lazare Carnot, pour renforcer l'armée du Nord regroupée au camp de Cassel par son nouveau commandant en chef, le Général Jean Houchard, nommé à ce poste le 1^{er} août 1793.

Avant de retrouver le jeune Drouot à Hondschoote, nous pouvons évoquer les titres et distinctions qui ont auréolé sa gloire de soldat.

Ses qualités furent le courage, la discrétion, la fidélité, la sagesse ; il servit loyalement les régimes qui se succédèrent de la Révolution à la Seconde Restauration. Général de division, Comte de l'Empire, Pair de France, Grand-Croix de la Légion d'Honneur en 1830, il reprit modestement, en septembre de cette année, une activité militaire comme lieutenant de la Garde Nationale à Nancy.

Membre de notre Compagnie, alors appelée Société Royale de Nancy, du 6 février 1817 jusqu'à sa mort le 24 mars 1847, il étudia des problèmes agricoles et scientifiques ; son éloge fut prononcé par le Président Levallois, le 17 février 1848, mais ne fut imprimé que huit ans plus tard

dans les Mémoires de 1856 ; un an auparavant, le 17 juin 1855, la statue de Drouot (œuvre de David d'Angers, achevée par le sculpteur lorrain Jiorné Viard) fut inaugurée Cours Léopold.

Son nom fut donné à une rue de Nancy, mais aussi adopté en parrainage par les classes de mathématiques spéciales du Lycée, classes préparatoires aux grandes écoles : Taupe Drouot et Corniche Drouot, celle-ci préparant à Saint-Cyr.

Revenons maintenant sur l'évolution géo-politique au cours des années 1792-1793.

La déclaration austro-prussienne de Pillnitz en août 1791 ne représentait qu'une menace.

La déclaration de guerre à l'Autriche et à la Russie, lancée par la Législative le 20 avril 1792, concrétise la formation de la première coalition contre la France.

Le duc de Brunswick (1735-1806), neveu de Frédéric le Grand, publie un "manifeste" menaçant le 25 juillet (lequel va causer l'émeute du 10 août à Paris), puis entre en Champagne vers Ste-Menehould. C'est à Valmy, le 20 septembre 1792, que Dumouriez et Kellermann contraignent les Prussiens à faire retraite.

Le duc de Saxe-Cobourg (1737-1815) commande les coalisés aux Pays-Bas.

Dumouriez (Cambrai 1739 † Angleterre 1823) commande l'armée du Nord et des Ardennes. Il écrase l'armée autrichienne à Jemappes le 6 novembre 1792, entre à Mons (Hainaut) et poursuit l'occupation, en quatre semaines, de toute la Belgique et de la rive gauche du Rhin.

La Belgique venait d'amorcer une profonde révolution, liégeoise puis brabançonne ; entraînée par l'exemple de Paris, elle accueille Dumouriez et l'armée française en libérateurs.

L'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche avait, avant sa mort en 1780, nommé sa fille Marie-Christine et son gendre Albert de Saxe-Teschen Lieutenants-Gouverneurs des Pays-Bas. Ils repassèrent le Rhin avec l'armée autrichienne.

Evolution rapide des sentiments en Belgique.

La déchéance de la maison d'Autriche est prononcée à Bruxelles. Les villes libérées remplacent les anciens magistrats par une nouvelle autorité municipale faite d'administrateurs provisoires soumis à la passion des clubs soutenus par une opinion parisienne de plus en plus excitée contre Dumouriez et son modérantisme. Mais celui-ci n'est plus l'arbitre des événements.

Les Commissaires de la Convention interviennent dans toutes les villes pour imposer l'idéologie révolutionnaire. La Convention lève le masque ; il ne s'agit plus de garantir l'indépendance promise mais, maintenant que la Belgique est conquise, elle pense qu'il serait absurde de l'abandonner. Le décret du 15 décembre 1792 constitue une véritable farce ; il s'ouvre par une répudiation solennelle de la conquête, mais estime qu'une tutelle temporaire s'impose.

Le mécontentement s'amplifie partout car les Belges constatent que la Convention prépare une annexion de fait. Les commissaires demandent des votes de réunion à la France, en employant la tactique révolutionnaire, c'est-à-dire user de la force pour obtenir l'adhésion du pays au " système de liberté ".

Ces adhésions forcées de villes et villages étaient suivies d'une déclaration de la Convention les considérant comme "*parties intégrantes du territoire de la République*". L'anarchie s'installait ; des églises furent profanées et pillées par des soldats ivres ; des habitants exaspérés jetaient la cocarde tricolore et criaient "*Vive l'Empereur*".

L'année 1793 vit s'ouvrir un conflit grandiose qui ne devait se terminer que vingt-deux ans plus tard sur le champ de bataille de Waterloo. En proclamant la liberté de l'Escaut, la Convention menaçait l'Angleterre, et la Hollande dont la politique était déterminée par le Cabinet de Londres. Le 1^{er} février 1793, la France déclarait la guerre à ces deux pays, ce qui reconstitua une nouvelle coalition et le retour de l'armée autrichienne commandée par le duc de Cobourg.

Dumouriez reçut l'ordre d'envahir les Provinces-Unies ; il s'empara de Breda et de Gertruidenberg le 4 mars. L'arrivée de l'armée de Cobourg devant Maestricht l'oblige à se retourner vers la Belgique. Il constate avec rancœur que la Convention l'a trompé en reniant les promesses d'indépendance et de liberté faites aux Belges. Il accuse les commissaires de la Convention de brigandage et décide de rompre avec la République.

Les troupes françaises sont indisciplinées et démoralisées devant l'avance des Autrichiens et l'hostilité des Belges à leur égard. Pour rendre courage à ses soldats, lui ramener la confiance des Belges et faire obstacle à la Convention, il lui reste l'espoir de frapper un grand coup en remportant une victoire.

Le 16 mars, il livre à Tirlemont un heureux combat. Mais, deux jours plus tard, le 18, l'écrasante défaite à Neerwinden "*décida la perte de la Belgique comme la victoire de Jemappes en avait décidé la conquête*". L'armée en retraite regagna les places fortes du Nord de la France ; Dumouriez préféra l'exil à la guillotine et négocia avec Cobourg.

Son aide de camp, Devaux de Vautray, fils naturel de Charles Alexandre de Lorraine (Gouverneur des Pays-Bas jusqu'à sa mort en 1780), naquit à Bruxelles en 1760 et fut guillotiné le 26 mai 1793.

La Restauration autrichienne fut facile et complète. L'empereur François II (1768-1835), successeur de Joseph II en 1790, nomma l'archiduc Charles d'Autriche gouverneur général des Pays-Bas. Les Belges accueillirent la Restauration avec une morne résignation ; certains suivirent l'armée française et firent carrière dans celle-ci, tels les généraux Leclair (né à Termonde), Lahure (né à Mons), Ransonnet (né à Liège) qui organisèrent les " Légions-Belgique " de l'armée du Nord.

Stratégie des Alliés contre la France

La Belgique devient la place d'armes de la coalition reconstituée par William Pitt. Le plan général était le suivant : la Prusse envahirait la France par le Rhin ; les forces groupées de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Hollande l'attaqueraient par les Pays-Bas.

Les conférences tenues à Anvers en avril 1793 montrèrent de sérieuses divergences entre les Alliés. Les Autrichiens désiraient ajouter les départements du Nord aux Pays-Bas qu'ils gouverneraient à nouveau. L'Angleterre revendiquait Dunkerque dont elle déplorait la perte depuis 1662 (rachat par Louis XIV, quatre ans après la victoire des Dunes de juin 1658).

Durant tout le printemps, l'armée de Cobourg, forte de près de 100.000 hommes, dont 45.000 Autrichiens, 25.000 Anglais et Hanovriens, 15.000 Hollandais, autant de Hessois et Prussiens, s'était regroupée et préparée dans le Hainaut belge, autour de Mons et Charleroi.

En juillet, Cobourg occupe Condé-sur-Escaut, Valenciennes, le Cateau-Cambresis et fait le siège du Quesnoy et Maubeuge. La France craint qu'il poursuive son offensive dans la direction de Paris. Elle sera sauvée par la tactique stupide du duc d'York qui se sépare de Cobourg pour aller entreprendre le siège de Dunkerque avec 33.000 hommes, en passant par Orchies, Ménin, Dixmude et Furnes.

Le prince d'Orange place ses 15.000 hommes à Menin. Le maréchal de Freytag dispose de 16.000 hommes à Oost-Cappel et Rousbrugge (sur l'Yser, à 10 km au sud d'Hondschoote, afin de couper la voie à des secours venant de la France et pouvant rompre le front des Alliés.

La précipitation mise par le duc Dd'York à vouloir s'emparer de Dunkerque constitue une erreur stratégique majeure dont voici les raisons :

- Pour amener son armée, comptant de 30 à 35.000 Anglais-Hanovriens-Autrichiens, depuis Furnes jusqu'aux abords fortifiés de l'esplanade de Nieuport, à l'est de Dunkerque, York s'engage dans une véritable nasse, entre la mer et des zones inondables dont le canal de Furnes assure normalement le drainage (voir la carte de 1709).
- Les nombreux canaux disposés en éventail à l'Est (Furnes), à l'Ouest (Bourbourg), au Sud (Bergues), sont doublés de " Watergands " de drainage ; le canal des Moeres est au Sud-Est, vers cette grande zone, asséchée par Cobergher au 17e siècle, mais facile à inonder de nouveau ; à l'Est et à l'Ouest de Bergues, la basse et la haute Colme traversent des régions facilement inondables.

Tous les terrains situés au-dessous du niveau de la haute mer sont inondables quand Dunkerque ouvre largement les écluses au moment des deux marées hautes quotidiennes.

La carte des zones inondées, jointe, montre les inondations réalisées au cours de la guerre 1914-1918, inondations qui ont empêché la " course à la mer " allemande d'occuper la région et le port de Dunkerque.

- Pour éviter les zones inondées ou marécageuses, le duc d'York installa ses cantonnements, son artillerie, sa cavalerie dans les dunes, lieux fort incommodes pour des exercices militaires et seulement utiles pour se dissimuler.
- Les observateurs placés en haut du beffroi de Dunkerque et les patrouilles de reconnaissance envoyées vers les dunes permettaient de repérer les mouvements des troupes et les batteries d'artillerie.
- Une flottille de canonnières, commandée par le lieutenant Castagnier, peut se déplacer le long du rivage et bombarder les activités de l'ennemi.
- La flotte anglaise croise bien au large, mais des bancs de sable et hauts-fonds empêchent toute approche du rivage ; l'approvisionnement de l'armée anglaise doit venir des ports d'Ostende et de Nieuport.

Il ressort de tous ces faits que, si le dispositif de Freytag est brisé au sud des Moères, l'armée française pourra occuper Furnes et Nieuport et fermer la masse où York s'est imprudemment avancé. Tel va être l'enjeu de la bataille d'Hondschoote, gagnée après trois jours d'une lutte glorieuse, les 6,7,8 septembre 1793.

L'Armée du Nord

La table ci-jointe des opérations montre, avec assez de précision, ce qui se passe au cours de la période préparatoire à la bataille d'Hondschoote.

York a fixé sa position de siège à l'est de Dunkerque où se sont repliées les petites garnisons de la Flandre maritime investie ; celles de Hondschoote, Ghyvelde, Leffrincouwke ; ainsi renforcée, la garnison de Dunkerque atteint 8.000 hommes.

Les inondations sont tendues et vont assurer la protection du camp retranché.

Freytag et ses généraux (Walmoden, Cochenhausen) progressent en direction de Bergues, ville fortifiée par Vauban, où résiste fermement le général Carrion, originaire de Gand. Il veut neutraliser cette voie de passage des Français vers Dunkerque et franchir la Colme pour attaquer Dunkerque par l'Ouest.

Il occupe également des bourgs qui le séparent de Cassel où il sait que s'assemble l'Armée du Nord de Houchard : il s'agit de Rexpoède, Bambecque et son passage de l'Yser, Wormhoudt, Esquelbecq. Le commandant en chef Jean Houchard (Forbach 1740 † Paris 1793) quitte le camp de Gavrelle, près d'Arras, pour celui de Cassel où le général de division Jourdan (1762-1833) remplace le général Barthel, thionvillois âgé de 75 ans. Jourdan commande toutes les opérations de Bailleul à Dunkerque.

Jourdan se rend à Dunkerque où le gouverneur militaire a été changé à quatre reprises : Kerenveyer-O'Meara-Souham-Ferrand. Le Comité de Salut Public, par la voix de ses commissaires, exige de sauver Bergues et Dunkerque.

Le 3 septembre, Houchard renonce à attaquer Menin pour atteindre Ostende ; le projet est trop ambitieux. Il a concentré ses troupes à Cassel et prévoit d'attaquer directement Freytag en direction d'Hondschoote.

L'armée de Houchard, au camp de Cassel, est forte de 43.000 hommes dont 4.000 cavaliers ; elle comprend quatre compagnies d'artillerie à cheval et trois divisions de dix pièces de position chacune.

Elle comprend cinq divisions :

- *Division Dumesny* : Elle comprend deux bataillons belges, des hussards, dix pièces de position ; elle est forte de 6.000 hommes et se tient à Bailleul, en vue d'une action sur Ypres, qui échouera.
- *Division d'Hédouville* : (9.000 hommes dont 1.500 cavaliers, plus dix pièces de position). Elle comprend deux brigades : Vandamme, avec les volontaires du Mont Cassel et Colaud.

- *Division Jourdan*, comprenant les brigades Demars, Mengaud (dite du 36^e) ; un régiment de hussards ; elle est forte de 18.000 hommes ; nous y retrouvons notre Drouot, promu capitaine dirigeant la 14^e Compagnie d'artillerie légère et dix pièces de position.

C'est la division Jourdan, appuyée du commandant en chef Houchard, qui attaquera frontalement le centre de l'armée Freytag à Hondschoote.

- *Division Leclaire*, forte de 4.000 hommes dont la 32^e division de Gendarmerie, sous les ordres du commandant Charles Goury, originaire de Lahayville, près de Saint-Mihiel. Elle comprend également 30 gendarmes à cheval et le 3^e bataillon belge du futur général, comte Lahure. Leclaire commande sur la Colme dont il interdit tout franchissement aux Alliés en direction de la zone ouest du camp de Dunkerque.
- *Division Landrin* : Forte de 6.000 hommes dont 500 cavaliers, elle a pour mission de secourir Dunkerque dans le cas d'une attaque directe de York ou de ses alliés. En fait, elle n'aura pas à intervenir.

L'attaque d'Hondschoote

Tout se prépare dès le 5 septembre. Houchard va attaquer avec 50.000 hommes. Il faut d'abord reprendre toutes les villes occupées par Freytag qui doit se retirer sur la rive gauche de l'Yser. Houchard établit son quartier général à Bamberque.

Le division Jourdan avance en direction de Hondschoote, flanquée à droite de celle d'Hédouville, avec Vandamme et Colaud, et flanquée à gauche de celle de Leclaire qui suit la Colme.

Le 6 septembre, toutes les villes avant Hondschoote sont occupées. Le 7 septembre, les troupes sont au repos afin de bien organiser l'assaut de Hondschoote ou Freytag s'est abrité derrière une très forte artillerie.

Le 8 septembre, les Français attaquent. Houchard et Jourdan attaquent au centre. Selon son habitude, Jourdan dispose son artillerie en tête ; le feu d'artillerie est violent de part et d'autre.

Leclaire et Vandamme abordent les points avancés à gauche près de la Colme, vers les Moères ; Colaud et Hédouville arrivent sur la droite.

L'artillerie de Jourdan, bien qu'en contrebas, cause des destructions considérables ; nos dix pièces de canon ravagent la batterie anglaise.

Le général Cochenhausen fut tué et ses troupes se retirèrent derrière leurs retranchements. Jourdan voulut enlever la grande batterie ennemie à la baïonnette, mais fut blessé ainsi que Mengaud et Colaud. Ils

durent se retirer. Leur absence entraîna le recul et la dispersion des troupes d'infanterie. La situation devint critique et l'infanterie anglaise gagnait du terrain.

Notre principale batterie, celle de Drouot, pouvait être compromise en ne bougeant pas, mais compromettrait infailliblement le sort de la journée en se retirant, car le moindre mouvement rétrograde de notre artillerie aurait été le signal d'une déroute complète.

Houchard, en l'absence des trois généraux blessés, s'avança à la tête d'un superbe régiment de cavalerie qu'il tenait en réserve. Les Anglais s'arrêtèrent ; quatre bataillons, soit 2.000 hommes, rassurés par l'intervention de Houchard, se reformèrent en ligne derrière une batterie que put établir le capitaine Drouot. Ce récit de Gay Vernon est confirmé par le récit d'un officier hanovrien, ainsi que par le général baron Lahure.

Le 8 septembre, vers midi, le général Walmoden ordonnait la retraite générale des alliés vers Furnes. Hondschoote était aux mains des Français.

Libération de Dunkerque

Le duc d'York ne put envoyer aucun secours à Freytag. Il s'empressa de s'enfuir vers Furnes dans la crainte de voir les Français prendre cette ville et lui couper sa voie de retraite vers Ostende. Les troupes anglo-hanovriennes décampèrent aussitôt en abandonnant tout leur matériel, artillerie, bagages et tentes, munitions et provisions. Les Dunkerquois constatèrent, dès le matin du 9 septembre, que l'ennemi avait fui. Ils ramenèrent à Dunkerque un butin considérable, dont cinquante-deux pièces de gros calibre.

La victoire d'Hondschoote a sauvé Dunkerque et sauvé la République de l'humiliation de voir les Anglais reprendre pied en France ; cette victoire rompt la chaîne de nos défaites et inaugurerait les succès de l'année suivante au cours de laquelle la victoire de Fleurus permit la reconquête des Pays-Bas.

Quant à Antoine Drouot, il partagera, avec Jourdan, la gloire de Wattignies et de Fleurus et poursuivra sa belle carrière de soldat. Napoléon accordera les honneurs au " Sage de la Grande Armée ".

✦

Annexe



Fragment d'une carte éditée par Nicolas de Fer : les environs de Dunkerque vers 1709.



Les zones inondées

